

KJELL ERIKSSON

LES CRUELLES ÉTOILES DE LA NUIT




Gaïa
polar

KJELL ERIKSSON

LES CRUELLES ÉTOILES DE LA NUIT

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Uppsala, automne 2004. Laura vient signaler la disparition de son père. Veuf, universitaire à la retraite spécialiste de Pétrarque, Ulrik était un véritable tyran domestique. Après une enfance douloureuse et solitaire, est-ce l'heure de la libération qui sonne pour Laura, à 35 ans ?

Dans un village voisin, un ancien agriculteur est retrouvé mort. Il a laissé une lettre d'adieu. Un suicide ? Ce n'est généralement pas le terme employé pour une mort causée par un violent coup porté à la tête...

Pour Ann Lindell, les mois et les années passent, Erik grandit. Un jeune collègue fraîchement débarqué à la Scientifique la drague gentiment, mais c'est Edvard qui continue de lui manquer. À sillonner les cours de ferme et les chemins parés de couleur or, on pourrait croire l'automne paisible. Pourtant, dans la campagne suédoise, il n'y a pas que les feuilles mortes qui se ramassent à la pelle.

Kjell Eriksson est né en 1953 à Uppsala en Suède. Un reportage qu'il réalise sur la vie d'agriculteur l'amène à troquer le sécateur contre la plume. Son personnage principal récurrent, la commissaire Ann Lindell, mène l'enquête dans une dizaine de romans. *Les cruelles étoiles de la nuit* est le cinquième. Où Kjell Eriksson recrée l'atmosphère de la campagne suédoise pour un nouveau genre de polar nordique.

Les cruelles étoiles de la nuit

du même auteur
chez le même éditeur

La terre peut bien se fissurer (2007)

Le cercueil de pierre (2008)

La princesse du Burundi (2009)

Le cri de l'engoulement (2010)

Kjell Eriksson

Les cruelles étoiles de la nuit

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Nattens grymma stjärnor

Illustration de couverture :
© Stok-Yard Studio / Getty Images

© 2004 Kjell Eriksson
Published by agreement with Ordfronts Förlag, Stockholm
and Leonhardt & Høier Literary Agency A/S, Copenhagen.
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-262-5

Hôtel de police d'Uppsala, septembre 2003

– Votre père était-il déprimé, ces derniers temps ?

Åsa Lantz-Andersson baissa les yeux dès qu'elle eut posé la question. Le regard de la femme qui se trouvait en face d'elle était si impérieux qu'il était difficile à soutenir. Laura Hindersten la clouait sur place comme pour lui dire : je ne crois pas que vous retrouverez mon père, pour une simple et bonne raison : vous êtes une bande d'incapables qui a juste enfilé un uniforme pour se déguiser.

– Non, dit-elle d'une voix ferme.

Åsa poussa inconsciemment un soupir. Son bureau était couvert de dossiers et chemises.

– Il ne donnait pas de signes d'inquiétude ?

– Je vous ai déjà dit que non, il était comme d'habitude.

– C'est-à-dire ?

Laura Hindersten éclata d'un rire sec et bref qui rappela à l'agent une institutrice qu'elle avait eue jadis : elle pourrissait l'existence des enfants par son orgueil mêlé à l'amertume de devoir supporter des élèves aussi stupides.

– Mon père est chercheur, il enseigne à l'université et il consacre son existence tout entière à l'œuvre de sa vie.

– À savoir ?

– Ce serait trop long de vous expliquer mais, pour faire bref, je peux vous dire que c'est un des experts de Pétrarque les plus en vue de tout le pays.

– Je comprends, fit Åsa en hochant la tête.

Nouveau rire sec et bref.

– Il a donc quitté la maison familiale vendredi dernier. Vous a-t-il fait part de ses projets pour la journée ?

– Aucun. Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai constaté sa disparition en rentrant de mon travail. Il n'a pas laissé de mot sur la table de la cuisine et je n'ai rien trouvé dans son agenda, quand je l'ai consulté.

– Avez-vous relevé des indices laissant penser qu'il ait emporté des affaires personnelles ?

– Non, pas à ce que je sache.
– Son passeport ?
– Il est toujours dans le tiroir de son bureau.
– Votre père a soixante-dix ans. A-t-il donné des signes de perturbation, a-t-il...

– Si vous voulez dire qu’il serait atteint de démence sénile, je peux vous assurer que vous vous trompez. Il est en pleine possession de ses facultés intellectuelles.

– Parfait, reprit Åsa. A-t-il l’habitude d’aller se promener et, dans ce cas, où ? Il y a un bois, pas très loin de chez vous.

– Il ne sort jamais se balader.

– Vous êtes-vous querellés ? Existe-t-il des motifs de conflit au sein de la famille ?

Laura Hindersten resta sans rien dire, baissa un instant les yeux et Åsa crut l’entendre marmonner quelque chose avant de les relever. Sa voix était glaciale et trahissait un total refus de coopérer.

– Nous avons d’excellents rapports, si vous êtes capable d’imaginer ça.

– Pourquoi ne le serais-je pas ?

– Votre métier ne doit pas vous y prédisposer.

– En effet, répondit Åsa avec un sourire. C’est un métier plutôt banal et déprimant, mais il est évident que nous ferons tout notre possible pour retrouver votre père.

Elle rassembla les notes qu’elle avait prises puis observa une courte pause, avant de se lever.

– Merci de votre visite, dit-elle en tendant la main.

– Vous ne... ?

– Merci, répéta Åsa, nous ferons tout notre possible, comme je vous l’ai déjà dit.

– Il est peut-être mort, assassiné ?

– Qu’est-ce qui vous incite à le croire ?

Laura Hindersten se leva. Sa frêle silhouette semblait sur le point de voler en éclats. Elle chancela et Åsa eut le réflexe de tendre la main pour la retenir.

Son arrogance n’est qu’un masque, au fond, pensa-t-elle, dans un accès de mauvaise conscience et de sympathie envers cette femme.

Laura Hindersten avait trente-cinq ans, soit quelques-uns de

plus qu'elle, seulement, mais paraissait plus âgée que cela. Cette impression était peut-être surtout due à la façon dont elle était vêtue, à savoir d'une jupe grise et d'une veste mi-longue d'un beige assez vieillot, car son visage était encore celui d'une jeune femme et il n'y avait aucune trace de gris dans son abondante chevelure brune relevée en queue-de-cheval. Åsa nota même, avec un brin de jalousie, à quel point celle-ci était éclatante.

Son visage oblong était pâle et ses incisives un peu proéminentes faisaient penser à celles d'un rongeur, surtout quand elle riait. Mais ils auraient été nombreux à estimer qu'elle était attirante, avec son mélange de douce blondeur et d'un brun déterminé. Sous ses puissants sourcils sombres, ses yeux étaient bleu clair. Elle avait le teint pâle et ses petites oreilles en forme de coquillage étaient d'un bel arrondi classique.

Bien que datant de quelques années, la photo que Laura avait posée sur le bureau révélait qu'elle devait un certain nombre de ses traits à son père.

– Dernière question : votre père avait-il des relations avec une femme ?

Laura secoua la tête et quitta la pièce sans dire un mot. Åsa était persuadée qu'on ne retrouverait pas cet homme vivant, trois jours après sa disparition. Au bout d'un seul, on pouvait encore nourrir certains espoirs, deux jours après, il ne restait plus guère qu'une chance sur deux, mais quand il s'en était écoulé trois, fin septembre, en plus, l'expérience enseignait que tout était perdu.

Åsa Lantz-Andersson s'efforçait de ne pas se laisser aller aux schémas de pensée, mais elle dut vite renoncer. Toutes les explications possibles et imaginables avaient été envisagées. Dès le samedi, on avait procédé à une importante opération de porte-à-porte dans les environs de la maison du disparu et une battue avait fouillé en vain le bois qui en était proche. Mais tout ce qu'on avait trouvé, dissimulé sous un sapin, c'était le butin d'un cambriolage dans Sveavägen.

L'universitaire Ulrik Hindersten avait disparu sans laisser de traces. Personne ne l'avait vu, ni sous les sapins ni dans les rares boutiques ou kiosques du voisinage.

À l'Institut de littérature, où il travaillait jadis mais ne se rendait plus qu'une fois par mois, désormais, nul n'était très chagriné de cette disparition. Åsa s'était entretenue avec un de

ses anciens collègues, qui n'avait rien fait pour dissimuler son aversion envers le retraité.

– C'était une plaie, avait-il résumé.

Le porte-à-porte confirmait cette impression. Nul n'exprimait de regrets quant au disparu, en fait.

– Je suppose qu'il s'est égaré dans son jardin, avait même lâché son plus proche voisin.

Il enseignait également à l'université, mais dans une discipline inconnue d'Åsa, qui se souvenait seulement qu'elle avait quelque chose à voir avec la physique.

Elle relut les notes qu'elle avait prises. Ulrik Hindersten était veuf depuis une bonne vingtaine d'années et, depuis cela, il vivait avec sa fille unique. Ni le père ni la fille ne figurait dans les fichiers de la police, que ce soit pour un délit quelconque ou pour dettes.

Apparemment, leurs finances étaient saines. Ulrik touchait une pension d'un montant respectable, le travail de Laura lui rapportait plus de trente mille couronnes par mois et leur maison était payée depuis belle lurette.

Selon Åsa, il n'y avait que trois hypothèses. Soit Ulrik Hindersten s'était suicidé, soit il s'était égaré et avait fini par mourir de maladie ou d'épuisement, soit quelqu'un l'avait tué, éventuellement pour le voler. À tout prendre, c'était la seconde qui lui paraissait la plus vraisemblable. Mais elle n'en referma pas moins le dossier avec le sentiment qu'elle n'allait pas savoir de sitôt si elle avait vu juste.

1

– Manfred Olsson à l'appareil.

– Bonjour. Ici Ann Lindell, police criminelle d'Uppsala. Je vous prie de m'excuser de vous déranger à une heure aussi matinale.

Elle prit le combiné dans la main droite afin de pouvoir glisser la gauche, frigorifiée, dans la poche de sa veste.

– De quoi s'agit-il ? demanda Manfred Olsson.

– D'une enquête, répondit-elle évasivement.

– Au sujet de ma voiture ?

– Non, comment ça, avez-vous...

– Elle a été volée il y a deux semaines. Vous l'avez retrouvée ?

– Non, ce n'est pas pour ça que je vous appelle.

Ann s'adossa au mur. Le soleil levant réchauffait son corps glacé. Elle ne se sentait déjà pas très bien au réveil et cela ne s'était bien sûr pas amélioré quand elle s'était retrouvée en plein vent, au milieu d'une cour, en ce matin frisquet de la fin octobre.

Les feuilles des érables étaient d'un rouge étincelant, en dépit de taches noires dues aux spores de champignon, l'ensemble rappelant l'infinie richesse de la végétation tout en véhiculant le sentiment mélancolique de la fragilité de la vie. De petites plaques de neige témoignaient de la précocité de l'hiver.

Ola Haver constata sa présence, en sortant de la maison, et lui adressa un salut de la tête. Il avait l'air fatigué et avait d'ailleurs dit que Rebecca, sa femme, et ses enfants, étaient très enrhumés. Mais peut-être avait-il, aussi, du mal à supporter le spectacle des cadavres. Lindell soupçonnait que cela pouvait être lié au fait que, adolescent, il avait vu son père s'effondrer à la table du repas et mourir en quelques minutes, d'une piqûre de guêpe à la gorge.

– Connaissez-vous un certain Petrus Blomgren ?

– Je ne crois pas, répondit Manfred Olsson. Je devrais, selon vous ?

On entendait des voix, peut-être en provenance d'un poste de télévision, en fond sonore.

– Quel est votre métier ?

– L’alarme. Pourquoi ?

– Nous avons trouvé un morceau de papier avec votre numéro de téléphone chez ce Petrus Blomgren. Il l’a forcément pris quelque part.

Pas de réponse.

– Vous n’avez pas d’explication ?

– Non, je vous l’ai déjà dit.

– Connaissez-vous Jumkil ?

– Ce serait trop dire. Je sais seulement où ça se trouve. Mais de quoi s’agit-il ? Je suis pressé, je dois m’en aller.

– Chez qui travaillez-vous ?

– Je suis à mon compte. Je vais... mais qu’est-ce que ça peut vous faire ?

En effet, se dit Lindell avec un sourire peu triste. Rien du tout. Pas pour l’instant et pas par la suite non plus, sans doute.

– Êtes-vous allé à Jumkil récemment ?

– J’ai assisté à un mariage, là-bas, il y a une dizaine d’années de ça.

– Vous installez des systèmes d’alarme, c’est bien ça ? Avez-vous reçu une commande en ce sens en provenance de Jumkil, ces derniers temps ?

– Pas que je me souviene.

– Merci. Nous aurons peut-être l’occasion de vous demander de regarder une photo.

– Il est mort, ce Blomgren, hein ?

– Oui.

Ils mirent fin à la communication. Une bourrasque soudaine fit virevolter les feuilles mortes autour des jambes de Lindell.

– Néant, dit-elle à Haver, qui approchait. Il ne connaît pas Blomgren et à peine Jumkil.

– Nous, on a trouvé une lettre d’adieu.

– Quoi ? De la main de Blomgren ?

– On dirait bien.

Ann poussa un grand soupir.

– Tu veux dire qu’il avait l’intention de mettre fin à ses jours mais n’en a pas eu le temps ?

Ola Haver se mit soudain à rire et elle le dévisagea. L’un de leurs collègues de l’Ordre public leva alors les yeux et Haver se tut immédiatement.

– Excuse-moi, dit-il, mais c’est parfois un peu trop pour moi. Tu ne devrais pas t’appuyer contre les murs. Tu as du rouge dans le dos.

Il brossa la veste, de couleur claire, de Lindell.

– Elle est neuve, hein ?

Ann hocha la tête. Ces tapes dans le dos et sur les épaules n’étaient pas désagréables et la réchauffaient. Elle fut un instant tentée de rendre la pareille à son collègue, au moyen de petits coups de poing, mais s’abstint.

– Voilà, c’est mieux, dit-il.

Elle scruta les environs. Ils étaient à nouveau sur les lieux. Cours, escaliers, caves, appartements, intérieurs. Périmètres de sécurité, projecteurs, écrans, mètres-rubans, éclairs de flash, traces à la craie sur sols en béton, en bois ou en asphalte. Voix nasillardes de collègues dans des talkies-walkies. Bruits de pas dans les ténèbres, soleil, grisaille de l’automne et chaleur du printemps. Objets accrochés, exposés, pour décorer ou s’amuser, souvenirs. Lettres, journaux intimes, calendriers, notes prises au vol et listes de courses à faire. Voix surgies du passé sur vidéo ou répondeurs.

Haver continuait à parler de la lettre, mais se tut en voyant sa mine.

– Tu m’écoutes ?

– Excuse-moi, dit Lindell, je pensais à autre chose.

– Au panorama ?

– Oui, entre autres : la vue qu’on a d’ici.

C’était en effet la première chose qui l’avait frappée, à cet endroit.

– Pas mal comme lieu de résidence, fit-elle. Mais parle-moi de cette lettre.

– Elle est brève et ne comporte que quelques lignes rédigées de façon bizarre.

– C’est bien Blomgren qui l’a écrite ?

– Ça reste à prouver, mais je pense que oui.

– Si c’était pour faire croire à un suicide, c’est plutôt loupé.

– Avec plusieurs coups sur la nuque, en effet, dit Haver en détournant le regard vers la grange où Petrus Blomgren avait été frappé à mort. Il a été malmené et ça fait plutôt penser à un acte commis sous l’emprise de la colère.

– C’est peut-être Ottosson ? Je crois qu’il a une résidence secondaire dans le secteur.

– On va voir ça ? suggéra Haver en se dirigeant vers le perron couvert.

Ils jetèrent un coup d’œil en direction du bâtiment où les techniciens étaient à l’œuvre. L’un des pieds de Petrus Blomgren dépassait par l’ouverture de la porte.

Lindell avait déjà exploré la maison d’habitation mais était sortie pour appeler le numéro trouvé sur le morceau de papier. Il était manifeste que Petrus Blomgren était un homme ordonné. Peut-être était-ce aussi le fait d’une aide ménagère, se dit Lindell en pénétrant de nouveau dans la cuisine avec Haver. Tout était parfaitement en ordre. Pas de vaisselle sale. Bien rangés sur l’égouttoir, une tasse à café avec sa soucoupe, un couteau à lame crantée, une assiette creuse et deux casseroles.

Sur la table, rien d’autre qu’une salière et un journal. La toile cirée était nettoyée. Sur le rebord de la fenêtre étaient posés deux plantes en pot et un vase contenant les dernières fleurs de l’automne : deux branches de verge d’or et une d’orpin reprise.

– Avait-il une aide ménagère ?

– Peut-être. Tu veux dire : parce que c’est très propre et bien rangé, ici ?

– Oui. Chez les vieux qui vivent seuls, ce n’est pas aussi impeccable, d’habitude.

– Voici la lettre, dit Haver en montrant du doigt un banc, près de la cuisinière.

Lindell s’étonna de n’avoir pas découvert cette feuille plus tôt, mais elle était posée à côté de la machine à café et en partie cachée par une corbeille à pain.

Elle se pencha et lut : « *Voici l’automne, à nouveau. La première neige. Ma décision, je l’ai prise seul. Comme toujours. J’ai toujours tout décidé par moi-même. On finit par en avoir assez. Je suis désolé de ne pas m’être mis en règle à propos de tout. Ma dernière volonté : je demande qu’on n’abatte pas le vieil érable. Pas encore. Qu’on le laisse tomber tout seul. C’est mon grand-père qui l’a planté. Je sais que ce n’est pas beau de se pendre, mais je n’ai pas d’autre solution. Je suis parvenu au terme de mon existence.* »

C’était signé : *Petrus Blomgren.*

– Pourquoi l’a-t-il posée là et pas sur la table ? s’interrogea Haver.

– As-tu vu la feuille qui est restée collée sur la fenêtre ? demanda Lindell avec un geste du doigt. C’est comme si l’automne lui avait envoyé un dernier salut.

Une feuille jaune était en effet restée fixée sur l’un des petits bois de la fenêtre de cuisine. Ses nervures sombres dessinaient une sorte de main tendue. Elle oscilla légèrement dans le vent et frappa à plusieurs reprises contre la vitre, sans faire de bruit, avant d’être emportée par une bourrasque un peu plus forte et d’aller rejoindre, en tourbillonnant, ses milliers de semblables voltigeant sur la cour de la ferme.

Haver regarda Ann.

– C’est étrange, dit-il. Il voulait mourir, pour sa part, mais désirait que son arbre vive. A-t-il pu se douter que son assassin l’attendait ?

Lindell secoua la tête.

– Dans ce cas, il n’aurait pas écrit ça, hein ?

– La voisine qui nous a appelés affirme que Blomgren menait une vie solitaire. Depuis toujours.

– Où est-elle, en ce moment ?

– Chez elle, répondit Haver en désignant de la tête une maison qu’on apercevait à une centaine de mètres de là. Bea est en train de recueillir son témoignage.

– A-t-elle vu quelque chose ?

– Non, simplement remarqué que la grille donnant sur la route était restée ouverte. Or, Blomgren prenait toujours soin de la fermer. Elle a aussitôt compris qu’il s’était passé quelque chose.

– Il avait ses habitudes, dit Lindell.

– C’était un homme ordonné, rectifia Haver.

– Mais dont la vie ne s’est pas terminée comme il le voulait, contra Lindell en se dirigeant vers la fenêtre. Quel âge a cet arbre ? demanda-t-elle encore.

– Une centaine d’années, sûrement, fit Haver, irrité du peu d’empressement de Lindell, mais conscient qu’il ne servait pas à grand-chose de se précipiter. Plus pour Blomgren, en tout cas.

– Crime crapuleux ? demanda soudain Lindell. Aurait-il eu un bas de laine, quelque part ?

– Dans ce cas, le meurtrier savait où chercher, parce que rien n’a été chamboulé, d’après la Scientifique.

– Savait-il que Blomgren irait à l'étable ? C'en est bien une, hein ?

Haver acquiesça de la tête.

– À moins qu'il soit resté caché pour prendre le vieux par surprise au moment où il reviendrait avec une corde à la main ?

– La voisine nous le dira peut-être. Elle n'a pas l'air d'être du genre à avoir les yeux dans sa poche.

Tous deux savaient que c'était Bea qui était la plus apte à recueillir le témoignage de la voisine. S'il y avait une chose à laquelle elle s'entendait, c'était parler avec les vieilles femmes.

– Qui est-ce qui hérite de lui ?

La question de Sammy Nilsson vint rompre le silence qui s'était abattu sur la cuisine. Il était entré sans bruit et ni Haver ni Lindell ne l'avait remarqué.

Haver ne répondit pas et lui lança un regard difficile à interpréter.

– Je vous dérange ?

– Pas du tout, dit Lindell.

– Espérons que c'est un neveu sans le sou et couvert de dettes, poursuivit Sammy, suscitant l'esquisse d'un sourire sur le visage de Lindell.

– Regarde à côté de la corbeille à pain, suggéra-t-elle.

Il gagna le banc et lut la lettre d'adieu à voix basse.

– Merde alors, commenta-t-il.

Une bourrasque vint souligner ces fortes paroles et tous les regards se braquèrent vers la fenêtre. Une pluie de feuilles était en train de s'abattre sur la cour. Lindell eut l'impression que l'érable avait décidé de se débarrasser du reste de son feuillage précisément ce jour-là.

– C'était un penseur, déclara Sammy Nilsson.

– Mais on peut se demander dans quelle direction s'orientaient ses pensées, hier soir, philosopha Haver.

– On ne le saura jamais, répondit Sammy en relisant la lettre.

Lindell s'éloigna et entra dans la chambre, qui jouxtait la cuisine. Si on lui avait demandé de deviner ce qu'elle y trouverait, elle aurait donné neuf bonnes réponses sur dix. Il y avait en effet un vieux canapé-lit à revêtement rougeâtre qui devait dater des années trente, un fauteuil dans les mêmes teintes, un poste de télévision posé sur une table en marbre, deux chaises placées

de chaque côté d'un guéridon et une étagère couverte de livres. Sur la table basse devant le canapé, il n'y avait rien d'autre que la télécommande de la télévision.

Malgré cette absence d'imprévu, la pièce produisait une impression très personnelle. Lindell eut même un certain sentiment d'intimité, peut-être parce qu'elle soupçonnait que c'était là que Blomgren passait ses soirées solitaires, sans doute assis dans ce fauteuil usagé et aux bras élimés.

Elle alla examiner la bibliothèque, surtout composée d'ouvrages un peu anciens parmi lesquels elle reconnut des titres qu'elle se souvenait avoir vus chez ses parents. Ils étaient recouverts d'une bonne couche de poussière et, apparemment, nul n'avait touché à quoi que ce soit sur cette étagère depuis longtemps.

La partie gauche était pourvue d'un petit élément de bureau dans lequel la clé était restée. Elle ouvrit la porte à l'aide d'un stylo, sans la toucher, et, sur les deux planches, à l'intérieur, étaient posés d'une part ce qui lui parut être un album de photos et, d'autre part, un volume portant le logo de l'Association des éleveurs de chevaux de l'Uppland.

Tout cela paraissait parfaitement intact. Si le meurtre avait eu un objectif déterminé, l'auteur avait procédé avec beaucoup de précautions.

– Laissons Allan s'occuper de ça, dit-elle en se tournant vers la cuisine, se relevant et faisant le tour de la pièce des yeux sans remarquer quoi que ce soit d'extraordinaire.

– Il arrive, annonça Sammy Nilsson.

Haver avait quitté la pièce. Nilsson, lui, était en train de regarder fixement par la fenêtre. Lindell l'observa avec soin, par derrière, et constata que le sommet de son crâne commençait à se dégarnir. Il avait l'air extrêmement pensif. La moitié de son visage baignait dans la douce lumière du matin et, prise d'un certain sentiment d'affection pour son collègue, elle aurait aimé disposer d'un appareil photo.

– Qu'est-ce que tu penses de Morgansson, le nouveau ?

– Il m'a l'air bien, dit-elle.

Charles Morgansson était employé à la Scientifique depuis deux semaines. Il venait d'Umeå, où il avait travaillé pendant quelques années. Eskil Ryde, le chef du service, l'avait installé dans le box resté vide, ce qui avait incité Morgansson à marmonner quelque

chose à propos de stalle, sans autre commentaire. Il était peu loquace, ce qui irritait certains et en intriguait d'autres, mais il s'était bien acclimaté, dans l'ensemble. Il était maintenant face à sa première affaire de meurtre à Uppsala.

– Tu sais quelque chose sur les projets de Ryde ?

– Non, répondit Lindell qui, peu avant, avait discuté avec lui de sa décision de quitter la Scientifique en sollicitant sa mise à la retraite par anticipation, mais elle ne souhaitait pas évoquer le sujet avec Sammy.

– Anita trouve qu'il a un beau petit cul, fit ce dernier.

– Qui ça ?

– Morgansson.

– T'occupe pas de ça, on a une enquête sur les bras, rétorqua Lindell.

– J'essayais seulement...

– Oublie, je te dis ! Tu te charges de l'étage ? Pendant ce temps-là, je vais regarder un peu à l'extérieur. Dis à Allan de fouiller la pièce où il y a la télévision.

Pendant près de deux heures, les techniciens Jönsson et Mårtensson avaient passé la maison au peigne fin. C'était maintenant au tour de ceux de la Criminelle, mais Lindell avait du mal à s'attarder dans la maison de Blomgren. Elle n'aurait su dire pourquoi, car cela ne tenait pas seulement au sentiment oppressant qu'elle éprouvait toujours chez ceux qui avaient été victimes d'actes de violence. Peut-être un peu d'air frais me ferait-il du bien, se dit-elle en sortant de nouveau dans la cour.

Le matin, la colonne de mercure indiquait -5° , mais un réchauffement était en cours. La période de froid inhabituel allait laisser place à un front chaud et le mois d'octobre devait s'achever sur une température plus normale.

Elle tourna le coin de la maison pour s'abriter du vent. Les groseilliers aux feuilles ratatinées, sur les rameaux desquels s'accrochaient de rares baies desséchées, lui rappelaient une époque révolue. Il en était toujours ainsi, quand elle se rendait à la campagne. Les bûchers, l'angle des maisons et les champs couverts d'herbe verte et de branchages la ramenaient à Gräsö. C'était sa punition, elle le sentait et savait qu'elle devait vivre avec cela. Chacun ses souvenirs douloureux. Voilà pour les siens.

Elle poussa un grand soupir, cueillit une baie qu'elle fourra dans sa bouche et scruta les alentours. Il n'y avait rien d'extraordinaire à voir : une poignée de pommiers qui n'étaient plus très jeunes, une bordure de fleurs fanées sur le bas-côté et une échelle rouillée accrochée à un pignon. Elle examina celle-ci de plus près, ainsi que les crochets qui la retenaient. Cela faisait longtemps qu'on n'y avait pas touché, apparemment.

Derrière la maison se dressait un cairn dont la forme titillait l'imagination. De gros blocs de pierre se vautraient les uns sur les autres comme s'ils disputaient une épreuve de lutte. Après s'être affrontés, ils semblaient en voie de se réconcilier et, ployant sous les ans, couverts de mousse et de polypodes, ils s'étaient figés lourdement l'un contre l'autre.

Près de cet amas de pierres, Petrus Blomgren avait planté un arbre et Lindell passa la main sur son écorce lisse, aux rayures de diverses teintes. Sous sa couronne peu fournie, une chaise avait été oubliée. Lindell imagina cet homme assis là, à la fraîcheur de ces pierres, en train de ruminer les décisions qu'il avait à prendre. N'avait-il pas dit lui-même qu'il avait toujours dû le faire seul ?

Quel motif peut-on avoir de tuer un vieil homme ? Lindell s'arrêta, poussa un grand soupir et sortit son carnet de notes neuf, dont elle avait un peu honte. Au cours de l'été, elle avait lu un roman policier, le premier depuis de nombreuses années, dans lequel le personnage principal possédait un carnet sur lequel il consignait tout ce qui pouvait présenter un intérêt quelconque. Au début, elle avait trouvé cela un peu stupide mais, une fois sa lecture achevée, l'idée de faire de même lui avait traversé l'esprit à diverses reprises. Un jour, passant par hasard devant une librairie, elle y était entrée hâtivement et avait fait l'emplette d'un de ces blocs pour la modeste somme de trente-deux couronnes. Elle le transportait partout où elle allait, maintenant, et avait le sentiment de s'être ennoblie dans ses fonctions policières et d'être plus efficace. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, mais ce n'était pas la pire de sa profession. De toute façon, ce n'était pas un carnet qui allait changer grand-chose.

Elle avait évoqué sa nouvelle manie devant Ottosson. Celui-ci avait bien ri, peut-être surtout en voyant sa mine, et avait ajouté que, si elle lui remettait le ticket de caisse, il veillerait à la défrayer de ce précieux auxiliaire de police.

Elle écrivit le mot *mobile* en souriant sous cape et énuméra les différentes raisons imaginables, négligeant la jalousie mais retenant *querelle de voisinage, cambriolage ayant mal tourné* et, enfin, *hasard*, sans savoir très bien ce que cela pouvait recouvrir. Mais elle avait suffisamment d'expérience pour être persuadée que beaucoup de crimes, y compris ceux empreints de violence, étaient le résultat de circonstances fortuites.

Elle entendit une voiture s'arrêter sur la route et se dit que c'était Allan Fredriksson qui arrivait. Voilà une enquête qui devrait être du goût de notre homme des bois, pensa-t-elle, lui qui aime tellement le grand air.

Qui était Petrus Blomgren ? Comment vivait-il ? Elle contourna l'angle suivant de la maison et constata que l'endroit respirait le calme, mais plus encore la solitude, surtout à cette époque de l'année. Au mois de mai, c'était sans doute différent et inspirait plus à l'optimisme. Pour l'heure, la nature se dépouillait, se mettait en veilleuse, se refermait autour de ses amas de pierres et ses fourrés. Elle s'arrêta pour tenter de percer des yeux la végétation qui entourait la maison, immobile, car le vent s'était calmé. Ce spectacle lui rappela les couronnes mortuaires et les branches de sapin qu'on étale sur le parcours du cortège, et elle crut entendre sonner le glas du Jugement dernier, un jour d'automne, sur des paroissiens recroquevillés et économes de leurs mouvements.

Ne déprime pas, pensa-t-elle. On n'a pas le temps de se laisser aller.

Pour comprendre comment Petrus Blomgren était mort, elle devait d'abord savoir comment il avait vécu. Sa lettre d'adieu était le salut automnal d'un homme qui avait cessé d'espérer. Seule l'ironie du sort l'avait empêché de mettre lui-même fin à ses jours.

Lindell traversa la cour au moment où Fredriksson franchissait la barrière. Elle lui résuma la situation de la façon qui lui plaisait, c'est-à-dire en peu de mots.

– Sexe masculin, environ soixante-dix ans, inconnu de nos services, célibataire, assommé dans l'étable, aucune trace de vol.

– C'est joli, ici, dit Fredriksson. Tu as vu l'érable ?

– Non, j'ai loupé ce détail, plaisanta-t-elle.

– Que de feuilles ! Quand j'étais gamin, on nous interdisait de sauter dans les tas de feuilles, sous prétexte qu'on risquait d'attraper la polio.

– Je veux voir Petrus, parvint-elle à dire.

Fridh avait recommencé à avancer. Beatrice la prit par la main pour l'écartier un peu et laisser passer le véhicule.

– Il n'est pas bien beau, vous savez.

– Je m'en doute, répliqua Dorotea.

– Vous pourrez sûrement le voir plus tard. Je veux dire : quand on l'aura rendu un peu plus présentable.

– Je veux lui dire adieu. Ici.

Elle dégageait une légère odeur d'antimite.

– Bien sûr, Dorotea, dit Beatrice. Je vais vous accompagner.

Fredriksson se détourna, Haver donna un coup de pied dans les feuilles qui se trouvaient à ses pieds, et Lindell et Sammy Nilsson se dévisagèrent. Celle-ci secoua la tête, pivota sur ses talons et se dirigea vers la maison.

Beatrice entraîna la vieille femme vers l'étable. Charles Morgansson s'écarta, après avoir fini de rassembler son matériel et adressé un signe de tête à Beatrice pour lui signifier qu'elles pouvaient entrer.

– Je crois qu'il a perdu conscience dès le premier coup, dit Beatrice.

Elle sentit le maigre corps de Dorotea se bander. Elle se libéra de l'étreinte de Beatrice, prit appui sur sa canne, se laissa tomber à genoux près du corps de Petrus Blomgren et posa la main sur son épaule en marmonnant quelque chose. Bea se réjouissait qu'elle n'ait pas découvert ce spectacle elle-même et dû appeler la police pour lui demander de venir voir ce qui se passait.

– C'était mon meilleur ami, dit Dorotea.

Beatrice s'agenouilla pour mieux entendre.

– Mon seul ami. On était comme des vestiges du temps passé, lui et moi. Il m'a dit bien des fois que ce n'était pas juste, qu'ils n'avaient pas le droit de faire ça.

Beatrice ne comprit pas bien le sens de ces paroles.

Dorotea passa la main sur le pull-over en laine, sans paraître se soucier du sang coagulé sur la plaie, à l'arrière de la tête.

– Tu es parti avant moi, mon petit Petrus. J'aurais presque pu...

Sa voix se cassa, puis sa main osseuse s'immobilisa et saisit le pull-over comme si elle voulait relever le mort de force.

– Il m'a apporté plus d'airelles que d'habitude, cet automne.

Tu en as pour un bon bout de temps, qu'il m'a dit, comme s'il avait su.

Puis elle prit à nouveau appui sur sa canne pour se remettre péniblement debout.

– Quand on est aussi vieux que moi, on voit des choses, on comprend ce qui se passe. Petrus disait toujours qu'il faudrait vivre à l'envers, commencer par être vieux et rajeunir sans cesse, pour laisser derrière soi les infirmités mais garder la sagesse.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, commenta Beatrice.

Dorotea poussa un grand soupir.

– Il y avait dix vaches, dans cette étable. Il y en a même eu jusqu'à douze. Ses terres, il les a vendues peu à peu, par la suite.

– Il en a tiré bon prix ?

– Assez bon, je crois. Il n'était pas malheureux, Petrus.

– Il donne pourtant l'impression d'avoir vécu assez chichement, dit Beatrice en prenant la vieille femme par le bras pour la ramener à l'air libre.

– On a été élevés comme ça, répondit Dorotea.

– Savez-vous si Petrus rangeait ses papiers à un endroit particulier ?

Dorotea secoua la tête.

– Je ne sais rien là-dessus, dit-elle.

Les quatre policiers attendaient toujours dans la cour. Beatrice eut le sentiment qu'elles sortaient de l'église après un enterrement, toutes les deux.

Fridh était toujours dans la voiture, bien décidé à n'en descendre que lorsque cette femme aurait quitté la ferme.

– Voulez-vous prier avec moi ? demanda Dorotea. Rien que quelques instants. Petrus n'était pas croyant, mais il n'aurait pas eu d'objection.

Beatrice joignit les mains et Dorotea marmonna quelques mots en restant immobile quelques secondes, avant de rouvrir les yeux.

– C'était un homme magnifique, dit-elle. Il avait bon cœur. Puisse-t-il reposer en paix.

Au loin, on entendit hennir un cheval.

Si seulement elle était venue plus tôt, pensa-t-il en fixant des yeux la porte de la chambre dans laquelle dormait Laura.

Pour ne pas la réveiller, il ouvrit tout doucement et passa la tête à l'intérieur. Le lit était vide et même pas défait. Pourtant, la couverture posée au pied était froissée, ce qui laissait penser que Laura s'était assise dessus un moment, au cours de la nuit.

Elle avait surgi si brusquement que, d'une certaine façon, il n'était pas surpris qu'elle soit partie de même.

Il quitta la pièce et redescendit, jeta un coup d'œil dans la chambre et le salon de télévision, avant de sortir dans la cour. La voiture de Laura était toujours là. Il posa la main sur la poignée de la portière et constata qu'elle n'était pas fermée à clé. Sur le siège arrière étaient posés un sac à main et quelques vêtements.

Il soufflait un petit vent frisquet et le ciel étoilé de la nuit avait fait chuter la température en dessous de zéro. L'herbe était d'ailleurs couverte de givre.

Il cria son nom, alla regarder dans la remise, le bûcher et le garage, mais force lui fut de constater que Laura avait disparu.

Il se demanda s'il devait aller trouver Elsa, sûrement déjà réveillée à cette heure, pour lui demander si elle avait vu sa cousine. Mais il se doutait de l'endroit où elle était allée et revint vers la maison pour décrocher à nouveau le téléphone.

En décrivant le chemin à l'homme qui lui répondit, au central de la police d'Uppsala, il se prit à penser que c'était exactement ce qu'il avait fait la première fois que Rose-Marie était venue le voir à Skyttorp.

Une fois la communication terminée, il alla prendre sa veste en polaire et sortit de nouveau dans la cour. Elsa était debout et avait déjà allumé le feu, car des volutes de fumée sortaient de sa cheminée.

Du fond du petit bois de pins, à l'est, un pigeon colombin qui avait manifestement décidé de passer l'hiver à cet endroit lança son cri.

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique de Gaïa Éditions.